

Les revenants hantent toujours en meute. Il en est ainsi des artistes morts-vivants, car l'histoire de l'art est aussi une histoire de familles, une histoire d'amour. Aux avant-gardes structurées du début du XX^e siècle ont alors succédé des nébuleuses intellectuelles et amicales, se réunissant et s'éloignant au gré des affinités électives. Ni l'Internationale situationniste ni Fluxus n'ont eu de centre, et encore moins de frontières. Ce qui leur permettait d'être partout à la fois, brisés en mille éclats de voix.

Le « mort-vivant » TETSUMI KUDO (1935-1990)

Stéphane Corréard

Né en 1968, Stéphane Corréard est tour à tour (et parfois simultanément) collectionneur, galeriste, journaliste, critique d'art, expert et commissaire d'exposition... Il est, depuis 2009, commissaire artistique du Salon de Montrouge où, chaque année, émergent les jeunes artistes de demain. Depuis 2011, il dirige également le département Art contemporain de la maison de ventes Cornette de Saint Cyr, à Paris.

Faire preuve de discernement, sur le vif, reste un défi, même pour les spécialistes de l'art contemporain. La preuve ? Chaque biennale, chaque rentrée des galeries livre désormais son lot d'artistes à redécouvrir, dont l'importance a été trop longtemps occultée. Perçus en leur temps comme des seconds couteaux voire des marginaux, certains de ces « morts-vivants » sont pourtant aujourd'hui à l'origine d'une véritable réécriture de l'histoire de l'art. Si le phénomène est international, la France semble singulièrement touchée. Aveuglé jusque dans les années 60 par le soi-disant succès de l'École de Paris, le milieu de l'art hexagonal a en effet laissé dans l'ombre bien des créateurs de premier plan.

Circonstance aggravante, paradoxalement : nombre de ces artistes avaient volontairement choisi la France, venus de toute l'Europe (à l'instar d'Alina Szapocznikow, polonaise, ou d'Isidore Isou, roumain), des États-Unis (comme Brion Gysin) voire du Japon, tel Tetsumi Kudo, qui a débarqué à Paris en 1962, après de rapides études d'art à Tokyo. Le choix de Paris, au moment même où New York triomphe sur la scène internationale de l'art, peut surprendre. Bien sûr, l'information circulait moins rapidement qu'aujourd'hui, et certains de ces artistes ont pu être abusés par les derniers feux de la grandeur française... Mais pour la plupart il s'agissait bel et bien d'une décision politique et philosophique, d'un choix de vie également. Ceux-là jugeaient la « volonté de puissance » américaine difficilement compatible avec une liberté de pratique et de recherche constante.

Pour Kudo, c'est explicite : son premier happening en France, réalisé l'année de son arrivée dans le cadre de l'exposition de Jean-Jacques Lebel « Pour conjurer l'esprit de catastrophe » (à la galerie Raymond Cordier), affiche un titre sans ambiguïté, *Philosophy of Impotence* (« philosophie de l'impuissance »). Né avant la Seconde Guerre mondiale, l'artiste japonais connaissait les ravages potentiels de la course à la puissance : les USA n'avaient-ils pas déversé, entre 1942 et 1945, près de 150 000 tonnes de bombes sur le Japon, tuant 700 000 civils ?

Kudo fait partie de ces rares créateurs capables de canaliser l'énergie propre à l'« art action » pour la réinsuffler dans le champ visuel. Dès ce début des années 60, il élabore ainsi une pratique personnelle de l'objet, mêlant éléments ready-made, moulages, sculpture et peinture, jusque dans des installations de grandes dimensions. L'impuissance s'y observe au pied de la lettre et dans toutes ses dimensions. L'ambiance générale est à la catastrophe postnucléaire, peuplée de créatures, de végétaux et de fragments de corps en greffes improbables. Les formes elles-mêmes sont avachies et pustuleuses, aux contours incertains. Les couleurs s'affichent criardes ou nauséuses (toute la gamme des tons fluo, mais aussi un vert douteux)... Foisonnante, ironique, artificielle, entrant intensément en résonance avec l'avènement d'une société de l'abondance obscène, l'œuvre de Kudo est prophétique à plus d'un titre. Profondément cruelle, furieuse et mélancolique, elle témoigne d'un combat intérieur particulièrement éprouvant. L'artiste ne s'en cachait pas : « Pour observer la France et provoquer l'Europe, je n'utilisais que mon intuition, et pour ça, j'avais besoin de boire. L'alcool était pour moi à la fois un fidèle allié et un redoutable ennemi. Finalement, j'ai eu un break-down en 1980. Mais durant les années qui ont précédé cette attaque, ce n'était plus contre l'Europe que je me battais, mais contre moi-même. »

Mieux que tout autre, Kudo a su saisir la condition de l'homme contemporain, dont l'identité est attaquée de toutes parts : par la marchandisation généralisée des corps, par l'hypermédiatisation, par la disparition de l'intimité, par le contrôle chimique des cerveaux, par l'ultraviolette s'infiltrant jusque dans les sphères amoureuse et familiale, par le délitement du groupe zoologique humain, par la déconstruction de l'unité biologique et génétique des organismes... Radical, il lâchera lors de l'un de ses rares entretiens : « La vie du poisson dans l'aquarium et la vie de l'homme, c'est du pareil au même. » Du reste, sa fameuse série de sculptures « Your Portrait » représente les visages de divers individus, dont lui-même, en cage.



« Symbiose, 1972, assemblage d'objets divers, 29,5 x 16 x 11 cm.

« Cybernetic Art, 1963, technique mixte : balles de ping-pong, bocaux en verre, clous, collages dans une boîte en bois peint, 77,7 x 49,6 x 10,2 cm.

Peu après l'Algérie, en pleine guerre du Vietnam, cherchant à dépasser le Nouveau Réalisme de Pierre Restany, le critique Alain Jouffroy intègre logiquement Kudo dans le groupe des Objecteurs, avec Arman, Pommereulle, Raynaud et Spoerri, qu'il réunit en 1965 à Paris, en déclarant : « Rien n'est "objectif" chez les Objecteurs. Subjectivité, objectivité fondent comme un seul sucre dans la contemplation de l'objet. [...] les "Objecteurs" ne sont pas des réalistes, mais des hommes qui ont voulu transformer la réalité. Avec la réalité même des objets. » La mise en scène des obsessions de Kudo culmine au début des années 70 avec le cycle « Pollution – cultivation – nouvelle écologie », qui se présente comme des fragments de plates-bandes dans lesquelles poussent des phallus étranges, des cœurs électroniques, des bras humains, au milieu de fleurs malades, alimentés au compte-gouttes par le même humus transistorisé... À l'occasion, Kudo ne dédaigne pas exercer son ironie mordante au détriment de certains de ses collègues (« Une

tomate de serre et un conceptual artist à la mode, c'est la même chose », aurait-il déclaré en 1977) et, surtout, du dramaturge Eugène Ionesco, après qu'un différend les a opposés à l'occasion de la réalisation des décors du film tiré de sa nouvelle « La Vase » par Heinz von Cramer.

Aussi souterraine qu'elle ait été, l'influence de Kudo demeure cruciale pour toute une partie de la génération qui a suivi. Les artistes californiens Paul McCarthy et Mike Kelley, notamment, ont revendiqué cette filiation, ce dernier signant même un texte dans le catalogue de la rétrospective Kudo organisée par le Walker Art Center de Minneapolis en 2008. Initiée en 2007 par la grande exposition de La Maison rouge, la redécouverte de l'œuvre de Kudo s'est en effet depuis largement poursuivie aux États-Unis, sous l'impulsion de la galeriste Andrea Rosen. Plusieurs sculptures de Kudo sont par ailleurs incluses dans la présentation de la collection de François Pinault cet automne à la Conciergerie, à Paris. ■

À VOIR

Tetsumi Kudo. Œuvres

Du 5 OCTOBRE
AU 9 NOVEMBRE

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD,
PARIS
12, rue de Thorigny, 3^e.
www.galeriegailard.com

À triple tour. Œuvres de la collection Pinault

Du 22 OCTOBRE
AU 6 JANVIER

LA CONCIERGERIE, PARIS
2, boulevard du Palais, 1^{er}.
Tél : 01 53 40 60 80.
www.conciergerie.
monuments-nationaux.fr